# L'odeur nauséabonde de la désintégration institutionnelle

Par  Frank , 22 juin 2026

## L'odeur nauséabonde de la désintégration institutionnelle

### D'après les vidéos YouTube d'Andrei Martyanov - Chas Freeman - Stanislav Krapivnik

Il est des moments où la propagande perd tout contact avec la réalité. Pas un peu, mais totalement. Il ne reste alors que les slogans, les postures morales, le bavardage de plateau, l'indignation répétée et les cris obligatoires au sujet de "l'ordre international", tandis que les rapports de force réels se déplacent sous les yeux de tous. C'est ce que nous regardons en ce moment. Non pas une crise passagère, non pas une erreur de communication de Washington, non pas une mauvaise appréciation tactique de Londres ou de Bruxelles. Nous assistons à la désagrégation d'un modèle civilisationnel complet qui continue à se prétendre supérieur alors qu'il sent déjà la décomposition.




**Par Frank Dumon**

L'attaque américaine contre l'Iran et la riposte iranienne immédiate ont une nouvelle fois révélé ce qui était visible depuis des années pour quiconque n'est pas totalement abruti par CNN, Fox, la prostitution des think tanks et la mythologie hollywoodienne : les États-Unis ne sont pas, militairement, ce qu'ils

prétendent être, politiquement pas ce qu'ils feignent d'être, et moralement certainement pas ce qu'ils prêchent être. Ce qui reste debout, c'est un décor. Un empire en carton. Beaucoup de bruit, beaucoup d'argent, beaucoup d'egos gonflés, mais derrière la facade : incompétence, dépendance, faillite morale et vide stratégique.

## L'Amérique comme prolongement, non comme puissance souveraine

Le coeur de la colère de Martyanov - et dans ce cas cette colère est, sur le plan analytique, largement justifiée - est que les États-Unis n'agissent plus comme une grande puissance souveraine dotée de son propre intérêt national rationnellement défini. Washington se comporte comme un prolongement de l'escalade israélienne. Non pas de manière occasionnelle, mais structurelle. Le système politique américain, qui aime se vendre comme l'apogée de la représentation démocratique, fonctionne sur cette question davantage comme un appareil dépendant au service des intérêts d'un lobby et d'un État client, même lorsque cela va directement à l'encontre des intérêts de long terme des États-Unis eux-mêmes.

## Ce n'est pas un détail. C'est le coeur du problème.

Si un État n'est plus capable de déterminer de manière indépendante ce que visent ses guerres, quelles lignes rouges comptent réellement et quels risques il veut ou ne veut pas prendre, alors il y a perte de souveraineté stratégique. Et c'est précisément ce qui est visible dans la manière dont Washington se comporte dans la crise autour de l'Iran. On ment, on menace, on manipule les marchés, on lance au monde des déclarations décousues, mais on n'a plus d'objectif final convaincant, plus de domination crédible de l'escalade, plus de boussole politique stable. Ce n'est pas du leadership. C'est du délire avec des armes nucléaires.

**Trump comme symptôme :** Martyanov n'épargne pas Donald Trump, et à juste titre. Non pas parce que Trump serait singulièrement mauvais, mais parce qu'il est l'expression extraordinairement claire d'une pourriture déjà présente dans le système. Cet homme n'est pas l'architecte du déclin ; c'est le showman bruyant et narcissique qui monte sur scène alors que le bâtiment est déjà en flammes. Sa politique se compose de slogans, de réflexes personnels, de menaces improvisées, de frénésie médiatique et de pensée transactionnelle. Aucun sens de l'État, aucune

conscience historique, aucune profondeur stratégique. Cela le rend dangereux, mais aussi révélateur. Il montre à quel point l'ordre américain s'est vidé de sa substance.

Une république sérieuse, dirigée par des élites sérieuses, dotée d'institutions sérieuses, ne produit pas ce genre de théâtre politique à la tête de l'exécutif. Ce qu'elle produit, c'est l'expression maniaque de la dégradation nationale. Trump n'est pas une déviation du système, mais l'un de ses produits : celui d'une culture où l'image compte davantage que la substance, l'argent davantage que la compétence et la loyauté envers les mythes davantage que l'affrontement avec la réalité. La question de savoir qui "dirige le spectacle" à Washington est donc presque mal posée. Personne ne dirige le spectacle de manière cohérente. Il existe un mélange de lobbies, de rivalités bureaucratiques, d'obsessions idéologiques, d'inertie institutionnelle et de déclin intellectuel. L'ensemble fait encore du bruit, mais ne gouverne plus vraiment.

## La machine de guerre américaine : coûteuse, lourde, surestimée




L'un des arguments centraux de Martyanov est que les États-Unis sont surestimés depuis des décennies comme puissance militaire sérieuse face à un adversaire capable. Sa formulation est brutale, mais le point est sobre : l'armée américaine excelle dans l'intimidation, les bombardements, la projection logistique, l'ISR, l'aérospatial et les systèmes haut de gamme de commandement, contrôle, communications, informatique, renseignement, surveillance et reconnaissance. Cela ne fait aucun doute. Mais cela n'est pas la même chose qu'une supériorité démontrable dans une guerre de grande ampleur contre un adversaire bien armé, motivé et technologiquement compétent.

**C'est là que le bât blesse.** Les États-Unis ont historiquement été extraordinairement efficaces contre des États plus faibles, des sociétés fragmentées, des adversaires épuisés ou des régimes déjà pourris de l'intérieur. Mais dès qu'il est question d'un pays disposant de profondeur stratégique, de géographie, de capacités balistiques, de mobilisation nationale, de volonté politique et de structures régionales de soutien, la question devient tout autre. L'Iran n'est pas l'Irak de 1991, et certainement pas une simple expédition contre une quelconque "arriération tribale", pour conserver l'esprit de la formule venimeuse de Martyanov. L'Iran est un véritable État, avec une véritable culture militaire, une véritable capacité à infliger des dommages, et un terrain qui donnerait des cauchemars à n'importe quel planificateur d'invasion.

> L'idée que les États-Unis pourraient simplement entrer en Iran, imposer un changement de régime puis planter triomphalement leur drapeau n'a rien de stratégique. C'est infantile. Les États-Unis manquent non seulement du volume de troupes nécessaire pour une telle entreprise, mais aussi du soutien politique, des réserves industrielles, de la préparation opérationnelle et - peut-être plus fondamentalement encore - de la pensée militaire nécessaire à un conflit de cet ordre.

**Shock and awe n'est pas une stratégie.** Pendant trop longtemps, tout le modèle américain de conduite de la guerre a reposé sur une doctrine simpliste : d'abord la puissance aérienne, les missiles et la supériorité électronique ; puis la confusion ; puis un usage limité des forces spéciales ou de proxies ; puis le récit de la victoire. En pratique, cela n'a fonctionné que dans des circonstances très spécifiques. Ce n'est pas une formule universelle. Ce n'est certainement pas une clé magique du succès contre un adversaire capable de riposter.

L'Iran a montré ce que Washington et Tel-Aviv préfèreraient nier : il peut frapper rapidement des cibles critiques, il peut absorber les coups et riposter, et il ne se laisse pas psychologiquement paralyser par la première frappe. Cela change tout. Car la croyance fondamentale de l'Occident - que l'autre camp finira toujours par céder le premier - commence alors à s'effriter. C'est là aussi que réside la leçon historique plus large. Dès lors qu'un empire n'est plus capable de dissuader ses adversaires, mais seulement de les irriter et de les radicaliser, il perd son aura. Or les empires vivent en grande partie de cette aura. Une fois cette aura dissipée, il ne reste qu'une machine coûteuse dépourvue de glamour métaphysique. Les porte-avions deviennent alors des cibles vulnérables, les bases militaires des otages de la géographie, et les alliances des fardeaux au lieu d'être des multiplicateurs de puissance.

## Israël, l'escalade et la captivité américaine

Dans la lecture de Martyanov, la logique de Netanyahu est simple : la crise permanente est une stratégie de survie politique. Qu'on adhère entièrement ou non à cette thèse, le mécanisme est reconnaissable. Un gouvernement lourdement grevé sur les plans juridique, politique et moral a intérêt à maintenir un état d'urgence permanent. La guerre fait gagner du temps. La guerre restructure l'opposition intérieure. La guerre exige une solidarité extérieure. La guerre permet de reporter la reddition de comptes. Mais la question cruciale est de savoir pourquoi les États-Unis se laissent sans cesse entraîner dans ce schéma. La réponse réside dans le déclin de la classe politique américaine. Il n'existe plus d'élite adulte capable ou désireuse de dire à haute voix : cela ne nous sert pas, ce risque est disproportionné, cela ne fait

qu'accroître notre vulnérabilité. À la place, on voit une combinaison de fanatiques idéologiques, de carriéristes, de clowns médiatiques et de politiciens disciplinés par les lobbies qui ont perdu toute capacité de jugement stratégique indépendant.

## L'Occident ment désormais par réflexe.



Martyanov a également raison lorsqu'il dit que, dans le système politique occidental tardif, le mensonge n'est plus une exception mais une fonction standard. Les bilans des victimes sont manipulés. Les dégâts sont dissimulés. Les échecs sont reconditionnés en "messages". Les escalades sont présentées comme des nécessités défensives. L'information n'est plus un moyen de décrire la réalité, mais de conditionner sa propre population. On le voit non seulement dans la guerre, mais dans tout : l'économie, la diplomatie, la défense, l'enseignement, jusqu'à la culture. On vend le déclin en aval comme une modernisation. On appelle le démantèlement industriel "transition". On appelle la censure "sécurité". On appelle le conformisme idéologique "valeurs". Et l'on s'attend ensuite à ce que la population continue à avaler ce tas de fumier sémantique. À un certain moment, cela ne fonctionne plus. Non pas parce que le système développe soudainement une conscience morale, mais parce que la réalité repousse trop violemment. Les impacts de missiles, les interceptions ratées, les dépôts de munitions vides, la logistique défaillante, les infrastructures qui s'effondrent et l'incompétence gouvernementale flagrante sont difficiles à maquiller indéfiniment. On peut tromper une population pendant longtemps, mais pas des trajectoires balistiques.

## L'odeur nauséabonde de la désintégration institutionnelle.

Ici, Martyanov touche à quelque chose de plus vaste que la seule guerre : l'Occident comme carcasse institutionnelle.

Son langage est rude - "stinking corpse", "decomposing class", "degenerate elites" - mais, comme métaphore, il est plus puissant que les euphémismes policés des rapports de politique publique. Car que voyons-nous en réalité ? Nous voyons des institutions qui existent encore dans la forme, mais plus dans la substance. Des parlements qui feignent la représentation tandis que les lobbies rédigent les lois. Des universités qui distribuent des diplômes mais ne soutiennent plus la civilisation. Des médias qui remplissent du temps d'antenne mais n'assurent plus aucune fonction de

vérité. Des armées qui paradent mais peinent à maintenir des stocks de guerre suffisants. Des organisations internationales qui subsistent de manière cérémonielle mais n'imposent plus aucun ordre effectif. Voilà la décomposition. Pas toujours spectaculaire, souvent bureaucratique, parfois ennuyeuse, mais d'autant plus mortelle.

> Pendant des décennies, l'Occident s'est convaincu que les procédures équivalaient à la légitimité et la rhétorique à la puissance. Mais si la compétence sous-jacente disparaît - dans la production, la technologie, la gouvernance, la diplomatie, la conduite de la guerre - alors plus aucun sommet ni aucune déclaration ne peut encore aider.

# Ambassadeur Chas Freeman : la faillite stratégique de l'Occident et le sabotage par Israël




Une analyse critique de la politique moyen-orientale, de la docilité de l'Europe et de l'appel du Sud global à la souveraineté et à la moralité.

Dans un entretien récent et désillusionnant avec le juge Andrew Napolitano de *Judging Freedom*, l'ancien ambassadeur très respecté Chas Freeman dresse un tableau dévastateur de la politique américaine au Moyen-Orient. Alors que les médias dominants occidentaux présentent la récente désescalade entre les États-Unis et l'Iran comme une victoire diplomatique, Freeman démonte cette illusion sans pitié. Ce que nous voyons en réalité, c'est la plus grande défaite stratégique des États-Unis depuis la guerre du Vietnam, rendue possible en partie par l'influence débridée de Benjamin Netanyahu.

## L'illusion d'un "accord" et le rôle d'Israël comme saboteur

Freeman souligne qu'il n'y a pas d'accord de paix, mais seulement une désescalade convenue. L'Iran recherche une paix permanente, tandis que les États-Unis, poussés par la baisse de leur popularité et par une pénurie pressante de capacité de stockage

pétrolier, se contentent d'un "accord" transactionnel. L'observation la plus révélatrice de Freeman est sa caractérisation d'Israël. "Israël n'est pas seulement un non-allié, c'est un saboteur", affirme l'ambassadeur. Netanyahu et son cabinet extrémiste ne se considèrent liés par aucun accord et ne veulent rien d'autre que poursuivre la guerre jusqu'à la destruction de l'Iran - une tâche qu'ils ont externalisée aux États-Unis.

## Un fiasco stratégique historique pour les États-Unis

Le prix payé par les États-Unis pour ces cent jours de guerre est astronomique. Freeman l'énumère sans ménagement : inflation galopante, perte totale du contrôle du détroit d'Ormuz (désormais sous contrôle iranien et soumis à péage), épuisement des stocks d'armes indispensables à d'éventuels conflits dans le détroit de Taïwan ou en Ukraine, et perte totale de crédibilité internationale. Les États-Unis utilisent désormais les négociations comme couverture pour des attaques, si bien que plus personne dans le monde ne leur fait confiance.



Freeman souligne également un changement fondamental dans la guerre moderne : du fait de la transparence du champ de bataille grâce aux satellites et aux drones, la tromperie y est devenue impossible. Les mensonges se sont donc déplacés vers la sphère informationnelle, où le gouvernement trompe systématiquement sa propre population sur la réalité de ces conflits. C'est, selon les mots de Freeman, la pire décision de politique étrangère de l'histoire moderne des États-Unis : mener la guerre de Benjamin Netanyahu.

## Le manque de colonne vertébrale de l'Europe au sommet du G7

Le récent sommet du G7 a une fois de plus révélé l'état lamentable de la diplomatie européenne. Au lieu de suivre une voie géopolitique indépendante, les Européens ne s'occupent que de gérer les caprices de Donald Trump. Pire encore, l'Europe tente une fois de plus d'imposer l'agenda israélien au président américain afin de saboter tout accord avec l'Iran qui ne conviendrait pas pleinement à Tel-Aviv. Cela montre la faillite de la trajectoire européenne actuelle : un manque d'autonomie stratégique et une boussole morale entièrement alignée sur les intérêts d'autrui, au détriment de sa propre population et de la paix mondiale.

## Le basculement des rapports de force régionaux

L'équation en Asie occidentale a fondamentalement changé. Pendant des décennies, Israël a pu bombarder et tuer en toute impunité, sachant que ses voisins protesteraient sans riposter. Cette époque est révolue. L'Iran a adopté et assumé la doctrine israélienne de la riposte disproportionnée. Toute attaque israélienne contre l'Iran ou les mouvements de résistance sera désormais suivie d'une représaille écrasante et disproportionnée. Netanyahu a ruiné l'avenir de son pays ; Israël ne peut survivre sous la menace constante de missiles qu'il ne peut intercepter. Les soi-disant "zones de sécurité" à Gaza, au Liban et en Syrie ne font que renforcer une politique en échec depuis 78 ans, sans aucune proposition de coexistence pacifique, créant non pas la paix mais des ennemis irréconciliables.

## Une nouvelle boussole morale : la vision de la Chine, de la Russie et de l'Iran

Au milieu de cette faillite morale occidentale et israélienne, une voix alternative et indispensable se fait entendre. Lors de la récente visite d'État du président russe Vladimir Poutine en Chine, le président Xi Jinping et le président Poutine, avec l'approbation et le soutien explicites de l'Iran, ont publié une déclaration forte.

**Ils ont souligné l'importance fondamentale de la Paix et le respect absolu de la Souveraineté, de l'Indépendance et de l'Intégrité morale.**

C'est un constat accablant que ces valeurs, que la Chine et la Russie présentent comme le fondement d'un ordre mondial juste, soient à peine encore perceptibles en Israël et dans le monde occidental. Alors que l'Occident et son allié le plus proche piétinent le droit international, imposent des sanctions unilatérales et mènent des guerres d'agression sous couvert de "légitime défense préventive", Moscou, Pékin et Téhéran réclament un retour au droit international classique. Ils plaident pour un ordre mondial fondé sur le respect mutuel et l'égalité souveraine, en contraste saisissant avec l'arrogance occidentale et l'expansionnisme israélien.

## Le temps d'un réexamen prudent

L'analyse de l'ambassadeur Freeman ne laisse aucune place au doute : la trajectoire actuelle de l'Occident est une impasse. Tant que l'Europe suivra aveuglément les faucons israéliens et américains, et tant qu'elle refusera de reconnaître que la souveraineté et la moralité ne sont pas des monopoles occidentaux mais des droits universels de plus en plus défendus par des pays

comme la Chine et la Russie, le déclin du prestige occidental se poursuivra. Il est temps de procéder à un réexamen prudent, non seulement à Washington, mais aussi dans les capitales européennes, si elles ne veulent pas perdre complètement leur pertinence et leur crédibilité morale.

## Stephen Bryen et l'exemple britannique : un seau percé a hole in the bucket

L'analyse de Stephen Bryen sur le Royaume-Uni s'inscrit parfaitement dans ce tableau plus large. La Grande-Bretagne aime encore se comporter comme une puissance mondiale, mais elle dispose de moins en moins de la base matérielle, humaine et industrielle nécessaire pour soutenir ce rôle. L'armée britannique a rétréci jusqu'à un minimum historique. Le recrutement cale. Une part significative des troupes restantes n'est pas pleinement déployable. La marine souffre de problèmes aigus de disponibilité. La flotte d'escorte a été réduite. La capacité sous-marine est soumise à de fortes tensions. Les porte-avions existent, mais la puissance aérienne et l'escorte sont insuffisantes. Les stocks de munitions sont maigres. Les réserves sont insuffisantes.



**Autrement dit : beaucoup de symboles, peu de substance.**

L'image de Bryen décrivant le Royaume-Uni comme un seau de défense percé d'un grand trou est dure, mais juste. Londres parle haut et fort de l'Ukraine, de l'OTAN, de la dissuasion et de la sécurité européenne, mais peine à mettre ses propres forces armées sur un pied de guerre crédible. Le pays dépend des États-Unis pour sa survie, alors même que ces mêmes États-Unis présentent de plus en plus les signes d'un surmenage stratégique et d'une érosion industrielle. Ce n'est pas une alliance de force, mais le symbole de dépendances entre systèmes affaiblis.

**L'armée britannique : plus de parade que de guerre.** Les forces armées britanniques illustrent de plus en plus ce qui se produit lorsque le branding politique compte davantage que la capacité de guerre. Elles veulent paraître modernes, flexibles, expéditionnaires et compatibles avec l'OTAN. Elles veulent avoir l'air technologiques. Elles veulent projeter un sérieux moral. Mais les guerres ne se gagnent pas avec des brochures, du jargon de séminaire ou des photos de ministres en gilet pare-balles.

**Une armée a besoin de trois choses : des hommes, du matériel et des stocks.** Le Royaume-Uni rencontre des problèmes sur les trois fronts. Lorsque l'armée a été réduite de moitié depuis la fin de la guerre froide, lorsque le recrutement échoue, lorsque l'aptitude physique et mentale décline et lorsque les stocks ne sont pas reconstitués à temps, on n'a plus une force de guerre sérieuse. On a un rituel de sécurité géré bureaucratiquement. Whitehall peut écrire mille rapports à ce sujet, la réalité ne changera que lorsque les usines redémarreront, que les entrepôts seront remplis, que les navires navigueront et que les bataillons seront prêts au combat.

**La Royal Navy : des navires sur le papier, une farce en mer.** La description de la marine britannique par Bryen est franchement embarrassante pour un État qui domina jadis les mers. Sous-marins d'attaque indisponibles. Sous-marins lanceurs d'engins vieillissants nécessitant un entretien de plus en plus lourd. Frégates en maintenance ou en refonte, sans équipages, ou retirées prématurément du service pour compenser des pénuries ailleurs. Porte-avions ayant besoin d'appareils des Marines américains pour atteindre leur capacité aérienne maximale. Ce n'est pas la marine d'une puissance mondiale. L'ironie stratégique est dévastatrice : un pays qui aime parler de projection maritime et de responsabilité mondiale peine à maintenir la plus élémentaire continuité opérationnelle de sa flotte. Au moindre déclenchement d'une crise sérieuse, chaque faille de planification, de gestion du personnel et de gestion des munitions se traduirait immédiatement par une faiblesse au combat. La guerre est un auditeur sans pitié.

**La base industrielle : l'argent seul ne construit pas la puissance.** C'est ici que Martyanov et Bryen se rejoignent le plus clairement. Tous deux comprennent que la défense n'est pas simplement une ligne budgétaire. On ne peut pas brandir de l'argent au dernier moment et s'attendre à ce qu'une industrie militaire compétente apparaisse automatiquement. La puissance industrielle suppose des générations de formation, de discipline du travail, de culture technique, d'écosystèmes de production, de contrôle de qualité et de savoir-faire.

## C'est précisément ce qui a été vidé de sa substance dans de larges parties de l'Occident.

> Il faut des ingénieurs, des soudeurs, des machinistes, des spécialistes CNC, du personnel d'assemblage, des concepteurs de systèmes, des équipes de test, des spécialistes des matériaux, des planificateurs logistiques et des organisations de maintenance. Il faut des écoles qui enseignent des choses difficiles, des entreprises qui ne soient pas uniquement guidées par les résultats trimestriels, et

une culture qui valorise davantage l'excellence technique que les personnalités médiatiques et les acrobaties financières.

Martyanov le formule à sa manière brutale : on n'achète pas des forces armées sérieuses au supermarché. Et il a raison. Une industrie de défense orientée d'abord vers la valeur pour l'actionnaire plutôt que vers l'efficacité au combat produira exactement ce que l'Occident possède de plus en plus aujourd'hui : des systèmes extrêmement coûteux, des programmes interminables, des modernisations sans fin de vieux équipements, et un rapport choquant entre le coût et la performance réelle.

**Le complexe militaro-industriel comme machine à actionnaires :** Le mythe veut que l'appareil de défense américain soit supérieur parce qu'il dépense plus que tous les autres réunis. La réalité est bien plus désagréable. Une grande partie de cet argent disparaît dans un système qui veut d'abord générer du rendement et seulement ensuite penser à la guerre. Cela signifie stratification bureaucratique, surconception, fraude dans les acquisitions commise par des hommes en costume impeccable, et culture dans laquelle "coûteux" est à tort confondu avec "avancé".

Si un système d'interception ne fonctionne que dans des conditions idéales, si la construction navale accumule retard sur retard, si des avions mettent des décennies à devenir pleinement efficaces, si les retards de maintenance deviennent structurels et si la production de munitions ne peut pas être montée rapidement en cadence, alors vous n'avez pas une machine militaire robuste. Vous avez une industrie de sécurité optimisée financièrement. Mais la guerre réduit ce genre de fictions en poussière.



## L'Ukraine et l'Iran comme deux miroirs.

Le point plus large de Martyanov est que l'Ukraine et l'Iran fonctionnent pour l'Occident comme deux miroirs différents mais liés. En Ukraine, on voit que la combinaison de la planification de l'OTAN, du soutien matériel américain, de l'emballage médiatique et de l'optimisme des sanctions n'a pas brisé la Russie. Poutine, qui doit faire face à l'ensemble de l'OTAN, a considérablement renforcé l'armée russe entièrement modernisée. Les forces armées russes comptent désormais

2.399.130 effectifs, dont 1.510.000 militaires. Elles produisent plus d'armes sophistiquées en une matinée que toute l'Europe en une année entière. En Iran, on voit que ce même Occident ne dispose pas d'une domination automatique de l'escalade face à une puissance régionale capable de riposter réellement.

Dans les deux cas, quelque chose devient visible que l'"élite" occidentale ne parvient pas à supporter mentalement : le monde en dehors de sa bulle atlantique. L'Iran étudie, produit, improvise et absorbe. Ils n'attendent plus l'approbation de Washington, Londres ou Bruxelles, mais fixent eux-mêmes l'agenda. Pour les décideurs occidentaux, c'est une insulte existentielle, car toute leur image d'eux-mêmes est construite sur une supériorité mal placée. Ils pensaient gérer l'histoire. Mais ils s'avèrent n'être qu'un acteur parmi beaucoup d'autres, et généralement pas le plus intelligent.

## La crise de l'enseignement et des élites

> Un élément particulièrement toxique mais non négligeable du diagnostic de Martyanov concerne la classe intellectuelle. Il n'épargne ni l'Ivy League, ni les think tanks, ni les fabriques de politique publique, et l'on comprend pourquoi. L'Occident souffre non seulement de mauvaises décisions, mais d'une élite qui a commencé à vendre sa propre incompétence comme de l'expertise. Il y a des piles de diplômes, de réseaux, de conférences, de fellowships et de tribunes, mais à peine une compréhension de l'industrie, de la guerre, de la diplomatie ou de l'histoire des civilisations. Le spécialiste sans expérience du réel est une figure néo-impériale typique. Il maîtrise le jargon, mais pas la réalité. Il peut remplir un panel, mais pas gouverner un pays. Il écrit sur la dissuasion sans avoir jamais vu une usine de munitions, sur la Russie sans parler russe, sur l'Iran sans comprendre la culture stratégique, et sur la guerre comme s'il s'agissait d'une présentation PowerPoint.

Voilà pourquoi tant d'analyses produites à Washington sont finalement sans valeur. Non parce qu'elles seraient techniquement illisibles, mais parce qu'elles reposent sur une anthropologie fausse : la conviction que le reste du monde finira par réagir comme on l'attend d'un vassal américain. Ce n'est pas de l'expertise. C'est de la surestimation provinciale de soi.

**La crise morale n'est pas dissociable de la crise militaire.** Une civilisation qui normalise le génocide, glorifie la propagande, récompense la médiocrité et réduit la vérité à l'utilité finira tôt ou tard par perdre son sérieux militaire également. Ce n'est pas du mysticisme. C'est de la logique. Les armées ne sortent pas de nulle part. Elles

sortent des sociétés. Elles portent avec elles les vertus et les vices de ces sociétés. Si une culture devient narcissique, consumériste, infantilisante et antitechnique, alors on obtient aussi des corps d'officiers qui croient aux mythes, des services de renseignement qui croient à leur propre discours, et des dirigeants politiques qui pensent qu'une guerre est la même chose qu'un format télévisuel avec des images choc et une climax narrative souhaitée.

En ce sens, la sévère accusation de Martyanov selon laquelle l'Occident a perdu son "sens moral" doit être prise au sérieux. Non comme un sermon, mais comme une observation stratégique. La décomposition morale et la décomposition institutionnelle avancent souvent de pair. Une élite qui ne connaît plus de limites dans ses rationalisations ne connaît généralement plus non plus de frein à son incompétence.

## Europe : réveillée trop tard et trop faible pour corriger le tir



Sanctions can't be lifted without behavioural change, EU's von der Leyen signals on Iran"

> Où cela laisse-t-il l'Europe ? Dans une position misérable. L'Europe sent que le sol se dérobe sous l'ancien modèle atlantique, mais elle n'a ni la classe politique, ni le réflexe industriel, ni la colonne vertébrale culturelle pour réagir de manière indépendante. Elle a vécu trop longtemps dans l'illusion de la sécurité américaine, du divertissement bon marché, de la mondialisation financière et de l'autosatisfaction morale. Maintenant que la dure réalité revient - guerre, production, énergie, frontières, stocks, souveraineté - on voit à quel point le centre européen est devenu vide.
>
> Le Royaume-Uni en est un exemple caricatural, mais pas le seul. La France est prisonnière entre fantasme impérial et érosion intérieure. L'Allemagne a troqué sa rationalité industrielle contre une automutilation idéologique. Bruxelles produit des règles plus vite que les États ne peuvent produire des obus. Et pourtant, c'est précisément la phase où les slogans ne suffisent plus. Une société ne peut faire semblant que ses problèmes sont solubles que pendant un certain temps. À un moment donné, ils se révèlent structurels.

## Conclusion : le cadavre bouge encore, mais il ne vit plus

Le style de Martyanov est impitoyable parce qu'il estime que le langage poli est souvent une forme de complicité avec le mensonge.

Il y a du vrai là-dedans. Car ce qui émerge aujourd'hui n'est pas simplement "une transition géopolitique difficile", ni "un contexte sécuritaire exigeant", ni "un besoin de recalibrage". C'est le langage de fonctionnaires qui veulent encore mettre une nouvelle cravate au cadavre. La réalité est plus brute. L'attaque américaine contre l'Iran et la réponse iranienne immédiate montrent que l'ère de l'intimidation militaire occidentale incontestée est terminée. L'analyse de Stephen Bryen sur l'establishment britannique de la défense montre que même les puissances nucléaires classiques de l'Occident sont confrontées à des pénuries de personnel, à une insuffisance industrielle et à une confusion stratégique. Ensemble, ces deux lignes dessinent un tableau dévastateur : l'Occident est encore bruyant, encore riche, encore dangereux, mais il n'est plus cohérent, plus intouchable, ni capable de porter ses propres mythes de manière convaincante.

C’est pourquoi Martyanov recourt à la métaphore du cadavre en décomposition qu’on peut encore habiller. On peut lui donner un aspect plus soigné. On peut entendre des commentateurs affirmer que tout est sous contrôle. Mais la décomposition a sa propre vérité. Et cette vérité, on ne peut l’effacer.

## Censure en Europe



**Jacques Baud, censuré par l'UE au nom de la lutte contre la désinformation**

**Dans l'Union européenne, certaines opinions sont désormais passibles de sanctions administratives sévères, sans procès, sans droit à la défense et sans qu'aucune infraction pénale n'ait été commise. Le colonel suisse Jacques Baud en est un exemple frappant.**

## Sources


Andrei Martyanov - https://www.youtube.com/@smoothieX12
Stephen Bryen - https://substack.com/home/post/p-201607818
Ursula Von der Leyen - https://youtu.be/OA9zzNf4rHI
Nima R. Alkorshid - https://www.youtube.com/@dialogueworks01
Pepe Escobar -

https://www.youtube.com/results?search_query=pepe+escobar&sp=EgQIBBAB
Chas Freeman - https://chasfreeman.net/
Judge Napolitano - https://www.youtube.com/results?search_query=judge+napolitano&sp=EgQIBBAB
Forum Politica - https://forumgeopolitica.com/article/jacques-baud-censored-by-the-eu-in-the-name-of-fighting-misinformation

**Indépendance éditoriale et droit de citation :**
Cet article est une synthèse critique originale et une réflexion rédigée par Frank Dumon. Le texte est fondé sur les analyses, émissions et écrits publics des auteurs et commentateurs mentionnés. Lorsque des citations, métaphores ou thèses spécifiques sont utilisées, cela se fait exclusivement dans les limites légales du droit de citation (article XI.187 du Code de droit économique belge) aux fins d'analyse critique, de recension et de débat public. Les opinions, analyses et conclusions présentées dans cet article reflètent exactement les positions des sources citées.

**Liberté d'expression :**
Le contenu de cet article consiste en une critique géopolitique, militaire et sociétale vigoureuse. Il relève de la protection de la liberté d'expression (article 10 de la Convention européenne des droits de l'homme). Dans ce cadre, les personnalités publiques, les États, les lobbies et les institutions doivent tolérer un large degré de critique, et même de provocation ou d'exagération, dans l'intérêt d'un débat démocratique ouvert et honnête.

**Droit d'auteur et images :**
Les images utilisées dans cet article sont soit dans le domaine public, soit utilisées au titre du droit de citation à des fins de commentaire critique. Si un ayant droit estime néanmoins qu'une image a été publiée illégalement, nous lui demandons aimablement de prendre contact via de.jakobijn@gmail.com pour un retrait ou un ajustement immédiat.

https://youtu.be/KzZ9j0Sj4no